

Moebius

Terres silencieuses

Michel Pleau

Le silence

Numéro 73, été 1997

URI : id.erudit.org/iderudit/14774ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pleau, M. (1997). Terres silencieuses. *Moebius*, (73), 91–94.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

MICHEL PLEAU

Terres silencieuses

Parfois en regardant des photos anciennes, j'écris.
J'ai alors le sentiment de toucher aux silences de mes
ancêtres mais aussi à mon propre silence.

* * *

la mémoire est inévitable comme la mort
et le silence file un drôle de coton

l'éternité arrache à l'étonnement
vos terres piégées par l'oubli
le champ froissé de vos travaux

l'âme arrêtée aux lointains de l'arbre
le cœur est à l'étroit dans vos rêves
vos nuits sont ailleurs
dans la tourmente de ce qui s'égare
vos mains enfantent la distance
le nid de la neige dérive sur la lumière

* * *

je cherche votre parole
qui est aussi la mienne

les premières neiges goûtent le sommeil
l'aube soutient les ruines
l'amour est une empreinte poudreuse

votre voix dans le sol des tribus
je vous cherche

dans la fatalité raboteuse des ancêtres
l'argile patiente des gestes

n'oubliez pas que vous disparaissiez
dans les mystères prudents de la mort
les terres fuyantes et silencieuses

* * *

j'aime le poids de vos amours
l'horizon de tendresse que laisse couler
le fleuve de vos corps

j'aime que vous aimiez toujours

j'aime l'écorce gonflée de votre courage
la terre inconsolée et travailleuse
vous entrez profondément en vous-mêmes
par les châssis de l'âge

* * *

à longueur de neige vous roulez sur le temps
je me penche sur des fantômes sédentaires
enfermés dans une mémoire rocailleuse
vous déterrez la langue du fleuve

quand une vie se résume par un champ de
poussières
et que la lumière défriche au loin
la traversée boueuse de vos corps
le cœur retourne lentement à la rivière
et jette l'ancre dans le nœud de l'ombre

l'écriture sur la neige
les pattes d'oiseaux et vos silences
les barques de vos corps
les cierges remués de vos visages

je creuse sous votre énigme
l'avoine du monde
la tendresse sans bord des choses

votre monde est en désordre
le soleil inépuisable dans vos yeux

